



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes de Longchamps.

Cette année, nous devons le dire, la variété du tems semblait l'emporter sur la variété des modes, et les giboulées apparaissant çà et là pendant ces jours de grandes consécérations pour l'élégance, ont fait refouler au fond de leur carton plus d'une jolie toilette destinée à s'illustrer dans la triple file des voitures parcourant les boulevards. Cependant Longchamps n'est pas tellement frappé d'anathème que de belles parures n'aient été préparées à cette occasion, et dans nos observations générales nous mentionnerons surtout le nombre de chapeaux de paille ornés de plumes qui indiquent à l'avance la vogue de cette mode pendant l'été. Les chapeaux en paille d'Italie avaient pour la plupart deux grandes plumes, ou blanches, ou couleur paille, ou bien une seule plume

plus grande encore, attachée sur le côté opposé. Les rubans blancs ou paille étaient en gros grain broché de la même couleur; mais la plus grande partie étaient à carreaux de couleurs sur fond blanc. Entre autres garnitures de ce genre, nous citerons deux chapeaux en paille d'Italie ornés de deux plumes blanches avec le bout lilas, et de rubans à carreaux lilas et blancs. Un autre chapeau en paille avait une seule plume couleur paille et le bout d'un jaune très-foncé, les rubans quadrillés dans les mêmes nuances.

Les passes des chapeaux en paille d'Italie sont assez grandes et basses vers les joues; elles s'évasent d'une manière un peu plus arrondie que l'été dernier, ce qui découvre très-bien les ornemens que l'on met dessous; les formes sont de moyenne hauteur, formant moins la pointe vers le haut et sans inclination déterminée, c'est-à-dire qu'il s'en voyait autant

rejetées un peu en arrière que penchées sur le devant.

Sous ces chapeaux on voyait des coques de rubans arrangées de plusieurs genres ; les unes descendant le long des joues, les autres formant touffes de chaque côté des tempes ; ou bien une ruche , ou un cordon de petites coques de rubans.

A ces ornemens de rubans se joignait une petite dentelle de soie , qui quelquefois se trouvait tendue sur le front , et formait écaille des deux côtés. Au lieu de blonde , nous avons remarqué quelques chapeaux sous lesquels se trouvait un point d'Angleterre très-léger.

Quant aux fleurs sous la passe , elles semblaient réservées aux pailles de riz , et étaient disposées si légèrement , qu'elles perdaient tout rapport avec les bouquets un peu lourds que l'on a portés jusqu'ici.

Beaucoup de chapeaux en étoffes étaient ornés d'un demi-voile de blonde.

Sur des chapeaux en paille de riz , ornés de fleurs et de rubans de gaze , on remarquait des demi-voiles en dentelle de soie. Ce dernier genre de voile est très à la mode , et nous rappelons à cette occasion que ce fut M. Violard * qui créa la première composition de ces dentelles admises même avec les toilettes d'été.

— On voyait beaucoup de chapeaux en étoffe de soie lilas , vert clair ou rose , brochés et glacés de blanc , ce qui avait un reflet très-doux ; ces chapeaux avaient pour ornemens des branches de fleurs très-simples et peu confuses. En général , les garnitures des chapeaux sont très-peu chargées.

— Des capotes en gros d'été , couleur écru très-claire , ornés de rubans écossais roses et écus , d'une rose sur le côté et d'un voile de dentelle de soie ou de point d'Angleterre cousu au bord , étaient destinées à de très-jolies toilettes.

— On voyait aussi beaucoup de cha-

peaux en étoffe de soie toute blanche , avec une plume blanche très-belle.

— Les couleurs dominantes pour les chapeaux étaient le lilas paille , violette de Parme , rose ou vert clair.

— De très-jeunes femmes avaient des chapeaux en paille de riz ornés d'un seul nœud de ruban écossais rose et blanc , placé sur le côté , et ayant des bouts assez longs pour retomber sur la passe. Le dessous de la passe doublé en crêpe rose. Aucun ornement dessous.

— Beaucoup de chapeaux très-élégans n'avaient sous la passe aucun ornement , mais il était à remarquer que cette simplicité n'était adoptée que par les femmes très-jolies.

— Quelques capotes en coulisses en crêpe rose , ornées de branches de clochettes blanches sur le côté , et d'une petite garniture de blonde posée gracieusement sous la passe , étaient jolies.

— On a revu encore des mantelets de gros de Tours noirs , doublés en couleur , puis des mantelets en gros grain blanc , doublés de florence , et garnis de dentelle de soie blanche , qui étaient portés avec de jolies robes en soie de couleur. Ces mantelets sont très-élégans et peu nombreux. Il faut tout-à-fait une toilette de riche équipage pour les adopter.

— Ce qui était aussi très-nouveau , c'étaient des mantilles en tulle noir , autour desquelles étaient brodées en relief des fleurs de toutes couleurs. Cette broderie , exécutée en petit ruban , paraît très-solide et a beaucoup d'éclat. Une blonde noire entoure ces mantilles.

— Une mode que Lonchamps vient consolider pour tout l'été , est celle des larges rubans dits *étoles* , ou rubans *écharpes* , que les femmes portent en guise de sautoir ou d'écharpe. Ces rubans sont de toutes couleurs , unis , bariolés , écossais , brochés , peints ; on en voit en gros grain uni , aux deux extrémités desquels est brodé en soie un bouquet ou une palme de diverses couleurs. Ce gracieux ac-

* Rue Choiseul , n° 2 bis.

cessoire de la toilette, qui eut sa première apparition chez M. Chavy-Pussey *, rappelle en cet instant combien ces magasins sont riches en assortimens de rubans de tous genres. Les écossais s'y trouvent dans tout leur innombrable choix, et les rubans pour garnitures de chapeaux, tours de cous, ceintures, etc., y sont en si grand nombre et dans des goûts si neufs et si variés, que l'on ne peut être étonné de la vogue acquise depuis un an par ces jolis magasins.

— On fait la plupart des robes en redingotes avec corsage drapé et pélerine ouverte. La redingote se trouve maintenant sortie de la coupe négligée qui la reléguait pour les toilettes du matin. Nous avons remarqué des redingotes de très-jolies coupes que nous avons vu exécuter chez M^{me} Caroline Chartier **, dont le talent pour la grâce des robes s'est fait toujours remarquer avantageusement.

— Beaucoup de robes à fond couleur écrue, avec dessins en couleur. Dans ce nombre, nous avons distingué des étoffes charmantes sorties des magasins de M. Alesse ***, qui sont toujours parfaitement assortis dans toutes les nouveautés de chaque saison. Cette fois il faut donner mille louanges aux poults de soie, aux gros de Naples brochés et écossais, aux satins de laine, et aux mousselines de laine qu'il a fait paraître à cette époque.

— En fait de lingerie, il n'y avait point grande quantité de nouveautés, la température s'étant refroidie pendant les heures de Longchamps. Cependant nous avons vu des pélerines et des cols si magnifiquement brodés, garnis et confectionnés avec tant de grâce que l'on y reconnaissait les magasins de M^{me} Hermel ****, et toute la perfection des objets qui sortent de chez elle. On portait des pélerines à fond plein, coupe ronde et garnies d'une double rangée

de dentelle avec des robes de gros de Naples écossais ou autres étoffes de soie, la plupart brochées ou à carreaux. On voyait aussi des pélerines à longs bouts passés sous la ceinture, et garnies d'une profusion de dentelles; les broderies en couvraient presque toute la mousseline.

— Quelques femmes qui n'avaient pu se résigner à ensevelir leur jolie toilette sous un énorme cachemire, portaient de charmans schalls d'été dits schalls *Bosphore*, sans doute parce que les reflets de leur couleur douce, changeante et vaporeuse rappellent les songes fantastiques que Morphée inventa dans la grotte du Bosphore. Toute poésie à part, les schalls dont nous parlons sont d'un délicieux effet, et attireront plus d'une admiration aux magasins Sainte-Anne *, où ils viennent de paraître.

— Comme ensembles de toilette, nous n'en citerons aujourd'hui que quelques-uns, ne voulant pas exposer à trop de confusion la mémoire de nos lectrices.

— Robe en poul de soie ogive, couleur écrue, carreaux marqués par des lignes satinées, bleu pâle, chapeau paille d'Italie orné d'une plume blanche. Mantille en gros de Tours blanc, garnie de dentelle de soie. Bottines de satin couleur écrue.

— Redingote en mousseline de laine fond blanc, semée de branches de corail rouge et noir. Double pélerine pareille, liserée rouge et noir; le devant du jupon fermé par cinq nœuds de rubans rouges brochés noir, et étole du même genre. Un superbe collet en mousseline des Indes couvert de broderie, et garni d'un haut point d'Angleterre. Capote en paille de riz ornée d'une branche de lilas blanc.

— Une redingote en gros de Naples écossais vert et blanc, laissant voir un jupon de mousseline brodée jusqu'à la ceinture. Large ceinture verte et blanche, nouée et à bouts flottans. Corsage uni sur lequel retombait un immense collet en dentelle de soie ayant double garniture, et attaché

* Rue Choiseul, n° 13.

** Rue Saint-Honoré, n° 384.

*** Rue Richelieu, n° 95.

**** Rue Richelieu, n° 92.

* Rue Choiseul.

au cou par un large camée. Chapeau de paille de riz orné de clématites et d'un voile de dentelle.

UNE RÉPONSE.

Une femme qui doit être ou aimable, ou vive, ou jolie, ou tant soit peu coquette, demande au *Petit Courriersi*, ayant passé *vingt-cinq ans*, elle ne doit pas adopter pour coiffure des plumes plutôt que des fleurs ! *Vingt-cinq ans* ! mais est-il donc une contrée où l'on ignore que vingt-cinq ans est l'âge du succès complet pour une femme, l'âge où l'on est puissante de toute l'expérience du passé, de la force du présent, et de la prévision d'un avenir qui révèle encore plus d'un astre brillant à parcourir ; c'est l'apogée de la beauté, de la grâce, de l'esprit ; c'est l'âge que l'on aime à Paris ; c'est l'âge où la parure n'offre rien de trop frais, de trop jeune, de trop brillant ; c'est l'âge où l'on revêt la gaze et le brocard, où tout va, où tout plaît, où tout acquiert le charme du goût, les séductions d'une coquetterie habilement dirigée.

Portez donc des fleurs, madame ; mêlez des roses et des œillets aux tresses de vos cheveux ; parez votre front d'une couronne d'aubépine, si tout cela vous sied, et n'adoptez les plumes et les turbans que si vous trouvez que cette coiffure vous rende encore plus jolie. Ce motif seul peut justifier la préférence.

Si cependant plus de pâleur sur vos joues, d'abattement dans vos regards, vous faisait désirer une coiffure en harmonie avec l'expression de vos traits, ornez votre tête d'un turban de gaze blanche à jour, avec bandelette à la *Moabite* passée sous le menton. Cela va si bien aux physionomies languissantes, et s'harmoni-

sera parfaitement avec la couleur de votre robe.

Il y a encore une jolie coiffure qui irait à ravir à une figure gracieuse ; ce sont des blondes montées sur cannetille afin de les diriger dans le sens que l'on désire, et que l'on place en manière de petits bonnets sur la tête. On laisse ainsi toutes les nattes à jour. On entremêle les coques de blonde avec des fleurs très-légères, et, avec du goût, on produit une coiffure un peu négligée, mais très-gracieuse, et tout à l'avantage de la physiologie.

Quant au costume de la mariée, notre dernier numéro en a offert le modèle le plus nouveau. Les dentelles de soie, si bien exécutées chez M. Violard *, sont maintenant ce qu'on emploie de plus élégant, de plus distingué. Si toutefois la cérémonie nuptiale se faisait très-simplement, une robe de mousseline brodée au plumetis serait un costume de très-bon goût, et il est généralement adopté.

Oh ! pour Dieu, madame, ne nous demandez pas si le marié doit être en culotte courte !... A cette seule interrogation, le *Petit Courrier* jetterait des cris d'horreur. Des pantalons en grâce ! des pantalons noirs, bien beaux, bien faits, voilà tout ce que la mode exige.

Pour le gilet, on vous l'accorde tout aussi beau que vous voulez ; brocard blanc brodé d'argent ou d'or, satin de couleur brodé en or ou en soie de couleur, tout cela de votre goût, pourvu qu'il y ait petit jabot et fines manchettes.

Quant aux usages de la cérémonie, cela est tout-à-fait diversifié selon le genre de monde invité. En général on fuit l'évidence, on fait les mariages en famille, hors quelques grands noms qui mettent de l'ostentation, même à révéler leur bonheur ou leur malheur...

* Rue Choiseul, n° 2.

Un Rêve.

Parmi les belles pages qui composent les *Souvenirs d'Orient*, dont nous avons déjà parlé, il y en a de si riches de douleurs et de poésie, que nous ne pouvons résister au désir d'extraire encore ici un passage des vers sur la mort de la fille de M. de Lamartine. Nous prendrons le moment où le poète voyageur s'arrête là où fut le jardin des Olives, et dans une extase mystique s'endort et rêve.

Quel rêve, grand Dieu ! je rêvai !

J'avais laissé non loin, sous l'aile maternelle,
Ma fille, mon enfant, mon souci, mon trésor ;
Son front à chaque été s'accomplissait encor ;
Mais son ame avait l'âge où le ciel les rappelle,
Son image de l'œil ne pouvait s'effacer,
Partout à son rayon sa trace était suivie,
Et sans se retourner pour me porter envie,
Nul père ne la vit passer.

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errans une éternelle fête ;
C'était sur ma fenêtre un rayon du soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil !

C'était plus ; de ma mère, hélas ! c'était l'image,
Son regard par ses yeux semblait me revenir,
Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage.
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur,
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur

Son front se nuançait à ma moindre pensée ;
Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien ;
Je voyais mes soucis teindre et mouiller le sien,
Comme dans une eau claire une ombre est retracée.
Mais tout ce qui montait de son cœur était doux,
Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère
Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère
Pour prier Dieu sur ses genoux !

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,
Et que je la tenais belle sur mon genou,
L'un de mes bras portant ses pieds, l'autre son cou,
Ma tête sur son front tendrement inclinée ;

Ce front se renversant sur le bras paternel,
Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses ;
Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres riçasses
Qu'entr'ouvraient leur rire éternel !

Pour me darder son cœur et pour puiser mon ame,
Toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,
Et, dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient,
Dieu seul peut mesurer ce qu'il brillait de flamme,
Mes lèvres ne savaient d'amour où se poser ;
Elle les appelait comme un enfant qui joue,
Et les faisait flotter de sa bouche à sa joue
Qu'elle dérobaient en baiser !

Et je disais à Dieu dans ce cœur qu'elle enivre :
Mon Dieu ! tant que ces yeux luiraient autour de moi,
Je n'aurai que des chants et des grâces pour toi.
Dans cette vie en fleurs c'est assez de revivre,
Va ! donne-lui ma part de tes dons les plus doux,
Effeuille sous mes pas ses jours en espérance,
Prépare-lui sa couche, entr'ouvre lui d'avance
Les bras enchaînés d'un époux !

Et tout en m'enivrant de joie et de prière,
Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas
Que ce front devenait plus pesant sur mon bras,
Que ces pieds me glaçaient les mains comme la pierre.
Julia ! Julia ! d'où viens que tu pâlis ?
Pourquoi ce front mouillé, cette couleur qui change ?
Parle-moi ! souris-moi ! Pas de ces jeux, mon ange !
Rouvre-moi ces yeux où je lis !

Mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose,
Le sourire y mourait à peine commencé ;
Son souffle radouci devenait plus pressé,
Comme les battemens d'une aile qui se pose ;
L'oreille sur son cœur j'entendais ses élans.
Et quand le dernier souffle eut enlevé son ame,
Mon cœur mourut en moi comme un fruit que la femme
Porte mort et froid dans ses flancs !

Et sur mes bras raidis, portant plus que ma vie,
Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel,
Je me levai debout, je marchai vers l'autel,
Et j'étendis l'enfant sur la pierre attédie,
Et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller,
Et ce front déjà marbre était tout tiède encore,
Comme la place au nid d'où l'oiseau d'une aurore
Vient à peine de s'envoler !

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,
Et la douleur combla la place où fut mon cœur,
Et je dis à mon Dieu : Mon Dieu ! je n'avais qu'elle ?
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour,
Elle avait remplacé ceux que la mort retranche ;
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon.

Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit.

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
Un rayon permanent de ma félicité,
Tous tes dons rassemblés. Seigneur, sur un visage;
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, ame à mon sein ravie,
Voix où vibrât ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait !

Eh bien ! prends ! assouvies, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel ;
Moi-même, je l'étends sur ton funèbre autel ;
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice !
Ma fille ! mon enfant ! mon souffle ! la voilà !
La voilà ! j'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait hier dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela.

Un sanglot m'étouffa ; je m'éveillai. La pierre
Suintait sous mon corps d'une sueur de sang ;
Ma main froide glaçait mon front en y passant ;
L'horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière.
Je m'enfuis : l'aigle au nid est moins prompt à courir.
Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure ;
L'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure,
Elle m'attendait pour mourir.

Maintenant, tout est mort dans ma maison aride,
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi ;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi ;
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur,
La prière en mon sein avec l'espoir est morte ;
Mais c'est Dieu qui l'écrase ; ô mon ame ! sois forte,
Baise sa main sous la douleur !

ROBINSON CRUSOÉ,

PAR DANIEL DE FOË.

Qui de nous n'a entendu raconter les aventures de ce merveilleux Robinson, et de son île déserte, et des plantes sauvages dont il composait ses repas solitaires, et de l'héroïque courage avec lequel il supportait les misères, l'abandon et l'horrible pensée d'être rayé à tout jamais du souvenir humain ! Que de fois dans nos années d'enfance nous avons frêmi en écoutant ces douloureux récits, frissonné de froid en pensant aux frimas qui l'accablaient, et tremblé d'épouvante en nous figurant le rugissement des bêtes féroces prêtes à le dévorer ! Oh ! que toute cette histoire était belle par une longue soirée d'hiver, lorsque le vent sifflait de tous côtés, et que l'ouragan faisait çà et là craquer les vitraux du salon où ma grand'mère et ma nourrice me lisaient *Robinson Crusoe* ! Il m'en souvient encore ; c'était dans un petit livre bien souillé, écorné sur plus d'un coin, d'une mauvaise impression, et d'un style si peu châtié, qu'on répétait partout que l'original y avait perdu sa couleur primitive, et que ce serait bonne œuvre que de faire paraître une nouvelle traduction, pure, exacte, et en harmonie avec la perfection qui distingue aujourd'hui notre librairie. Ainsi fut dit, fut fait, et, à une vingtaine d'années de là, une belle et élégante traduction apparut sous les auspices de M. Francisque Borel, un nouveau Robinson, armé de son parasol, de sa hutte, de ses culottes de peau, de son chapeau pointu, et tel enfin que l'auteur de cette piquante création voulut l'offrir au monde. Mais cette fois l'ouvrage est offert dans sa plus grande perfection, et M. Philarrète Chasle nous a rendu tout le mérite de la belle édition originale anglaise, donnée par Stockdale en 1790, et la belle traduction publiée à Londres en 1832.

Aussi nous ne pouvons trop recommander cette intéressante publication qui comprend les notices les plus intéressantes par M. Ferdinand Denis, et ornée de plus de deux cent cinquante gravures sur bois; puis différens portraits et paysages, dessinés par MM. Devéria, Boulanger, Isabey, Jadin, Nanteuil, et plusieurs autres de nos artistes les plus distingués.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes in-8°, papier vélin satiné; il paraît par livraison à 6 sous par semaine, tous les samedis, à partir du 7 mars. L'ouvrage complet, 7 francs 50 centimes.

On souscrit à Paris, chez Francisque Borel, éditeur, rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 29.

Album.

— On écrit de Boulogne-sur-Mer.

Notre ville, considérée comme ville de bains, prend chaque année un accroissement remarquable. Les étrangers affluent, et cette vogue est pleinement justifiée par l'accueil qu'ils y reçoivent et par les plaisirs de tous genres qu'ils y trouvent.

Cette affluence des voyageurs, qui semblent s'y donner rendez-vous pendant la belle saison, a totalement changé l'aspect de notre ville, et en a fait sans contredit l'une des cités les plus jolies et les plus agréables de la province.

Des constructions nombreuses et élevées cette année offrent aujourd'hui un plus grand nombre de vastes appartemens que le goût des habitans rend aussi splendides que ceux de la capitale, pour le luxe d'ameublement avec lequel ils sont décorés.

Parmi ces constructions, il en est une qui mérite une mention particulière, à cause de la magnificence qu'elle déploie au milieu de la plus belle rue de la ville. C'est l'*Hôtel du Nord*, qui, plus que doublé cette année, présente une étendue telle qu'on chercherait vainement un hôtel aussi beau et aussi vaste dans les autres villes de France. L'on doit aussi mentionner le bel établissement de bains dirigé par M. Mancel, qui a su ajouter à de nouveaux embellissemens tous les avantages et toutes les commodités qu'il est possible de désirer.

— M. Paturle a payé *vingt mille francs* le magnifique tableau des *Pêcheurs* de Léopold Robert.

— M. David Douglas, botaniste, a péri dernièrement d'une manière affreuse aux îles Sandwich, qu'il explorait, et d'où il avait envoyé, il y avait peu de tems, des observations sur les volcans de ces contrées. Il est tombé par accident dans un trou creusé pour servir de piège aux bêtes fauves, et dans lequel se trouvait un bœuf sauvage qui venait d'y tomber lui-même. En un instant M. D. Douglas a été mis en lambeaux par l'animal furieux. On attend ses papiers et ses collections qui ont été recueillis avec soin.

— Le célèbre sculpteur don Antoine Sola, directeur de l'Académie espagnole à Rome, vient de terminer une statue de bronze de Michel Cervantes; elle sera érigée sur la place-chambre de Sancta-Catalina, à Madrid, en face de la chambre des Procuradores.

— Un cas singulier de monomanie s'est présenté cette semaine au traitement des aliénés, à l'hospice de la Salpêtrière. Une jeune femme qui habitait Rodez à l'époque de l'assassinat Fualdès se croit être *madame Manson*, raconte les moindres circonstances du crime, et demande sans cesse à faire des révélations sur des assassins qui seraient restés inconnus et impunis. Cette folie dure depuis dix-neuf ans.

— Le *Journal de Naples* raconte une

nouvelle éruption du Vésuve qui a eu lieu. Une nouvelle bouche s'est ouverte, d'où s'élançaient des tourbillons de fumée et de pierres. Le 14, le fond de ce nouveau cratère a paru illuminé de flammes de diverses couleurs, et un fracas épouvantable retentissait au fond de cette ouverture nouvelle. Deux fissures du vieux cratère laissaient en même tems échapper de la fumée et des flammes. On considérait ces phénomènes comme l'annonce d'une grande éruption.

Théâtres.

Le concert historique donné par M. Fétis sur le Théâtre-Italien est un succès qu'il nous faut mentionner. Arrivé de Bruxelles avec tous les Mozarts du seizième siècle, M. Fétis nous a donné une soirée musicale sans le concours des trombones, des clarinettes, des ophicléides, des cors, etc.; quelques violoncelles composaient seuls son orchestre. Au nombre des morceaux les plus remarquables, on a distingué un *ario di chiesa*, composé dans le dix-septième siècle, et chanté avec une délicieuse pureté par Alexis Dupont, puis un joli duo de l'abbé Stefani, composé en 1678, chanté par MM. Hébert et Jansenne. Ces morceaux des seizième et dix-septième siècles font le contraste le plus frappant avec la musique des compositions de nos jours.

— L'Opéra-Comique a fait entendre dans une de ses dernières représentations les deux frères Folzi, napolitains, l'un âgé de huit ans, l'autre de douze ans, tous

deux d'une très-grande force sur la flûte. On s'attendait aussi à entendre une ouverture d'Adrien Boieldieu, fils du célèbre compositeur; mais la modestie du jeune artiste lui a fait encore reculer son début dans la carrière musicale.

— On va donner au Vaudeville une pièce intitulée : *la Chasse aux Maris*.

— Les concerts de M. Masson de Puit-neuf ont maintenant lieu à deux heures.

— M. Bériot et M^{lle} Garcia (M^{me} Malibran) sont arrivés à Paris. La célèbre cantatrice ne se ressent nullement de sa chute à Naples.

— *L'Homme à la Poupée* a terminé ses séances à Paris, et va dans la province supplanter tous les ventriloques passés et à venir.

— Le joli théâtre de M. Comte compte autant de succès que de nouvelles répétitions. De ce nombre nous placerons surtout *le Cheval de Bronze*, qui rivalisera avec l'Opéra-Comique, pour attirer aussi sa foule et obtenir ses applaudissemens; puis *le Coin du Feu*, où viennent s'exercer toutes les petites imaginations de la capitale. Et enfin, sous le titre de *l'Avare de Village*, nous citerons un succès plus nouveau encore, que vient d'acquérir le théâtre du passage Choiseul, qui a retenti du nom de M. Henri Duffaud, auteur de la nouvelle pièce.

A ce Numéro est jointe la planche 1152.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9f. — Départemens, 9f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

20 Avril 1835.

Modes de Paris.

N.º 252.



Petit Courrier des Dames. Modes de Long-champs.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille de Riz M^{me} Cédane - Martin place Vendôme

Robe en Mousseline brodée M^{me} Rayon rue Vivienne. 13.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place - London.